



HAL
open science

Pudeurs médicales et pudeurs des souffrant-e-s, 16e-19e siècles

Nahema Hanafi

► **To cite this version:**

Nahema Hanafi. Pudeurs médicales et pudeurs des souffrant-e-s, 16e-19e siècles. Histoire, médecine et santé, Éditions Méridiennes, 2012, pp.9-18. 10.4000/framespa.855 . hal-03431007

HAL Id: hal-03431007

<https://hal.univ-angers.fr/hal-03431007>

Submitted on 16 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0 International License

Pudeurs des souffrants et pudeurs médicales

Au début du XVI^e siècle, la pudeur est définie comme l'« appréhension de ce qui peut porter atteinte à la dignité personnelle, au respect de soi-même »¹. Son étymologie se rattache à la *pudor*, c'est un sentiment de réserve, de retenue, de honte et de délicatesse. Au fil du XVI^e puis du XVII^e siècle, la pudeur signifie la « gêne devant les réalités sexuelles »² selon les *Essais* de Montaigne, la « décence telle qu'elle est définie par les convenances ou les règles d'une société donnée »³ selon le *Dictionnaire* de Furetière, un « sentiment d'honneur »⁴, ou une « retenue qui empêche de manifester ses sentiments, ses idées »⁵ selon Boileau. Un siècle plus tard, le sens du mot n'a pas changé⁶, on se plaît à énoncer une physiologie de la pudeur, à travers les marques qu'elle suscite sur ceux qui l'éprouvent ; elle « répand sur le visage le rouge qu'on a nommé le vermillon de la vertu, c'est une espèce de petite crainte qui resserre la veine temporale, et par [son] action, elle retient, fixe et arrête le sang au

* Nahema Hanafi est doctorante ATER au sein du Laboratoire Framespa (UTM) et de l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique de Lausanne. Sa thèse porte sur les savoirs de santé des femmes du siècle des Lumières et sur la manière dont elles se représentent et soignent le corps.

¹ VIVES Juan Luis, *Institution de la femme chrestienne*, traduite par Pierre de Changy, Paris, 1543, reproduction du fac-similé de l'édition de 1891, Slatkine, Genève, 1970, p. 213.

² MONTAIGNE Michel de, *Essais*, Editio, Villey-Saulnier, Paris, Presses Universitaires de France, 2004 (1595), II, 15, p. 615.

³ *Dictionnaire* de Furetière, 1690, article « Pudeur ».

⁴ VAIR Guillaume du, *Suassion de l'arrest pour... la loi salique*, 513, dans *Actions oratoires*, éditions R. Radouant, 1606, p. 12.

⁵ BOILEAU Nicolas, *Oeuvres complètes*, introduction par Antoine Adam, textes établis et annotés par François Escal, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966 (1673), III, 5, p. 110.

⁶ *Dictionnaire de l'Académie française*, 5^e édition, 1798, article « Pudeur ».

visage »⁷. Mais on remarque aussi que, dès la seconde moitié du siècle des Lumières, la pudeur est directement rapprochée de la pudicité qui « a un sens plus restreint, et ne se dit que de la chasteté » : « La pudicité est le plus bel ornement d'une femme »⁸, peut-on lire dans le *Dictionnaire critique de la langue française*. À la fin du XIX^e siècle, Émile Littré estime que la pudeur peut tout simplement désigner la « chasteté, en parlant d'une femme »⁹. On observe donc, au cours des siècles, le glissement de ce sentiment vers une acception plus strictement corporelle et genrée, venue renforcer l'idée selon laquelle les hommes et les femmes ne ressentent pas le même type de pudeur ; elle serait d'ordre moral pour les hommes et d'ordre physique et moral pour les femmes. Le chevalier de Jaucourt, auteur de l'article « Pudeur » de l'*Encyclopédie*, ne remet aucunement en question ce déséquilibre et l'explique ainsi : « Pourquoi, réplique-t-on, ce qui n'est pas honteux à l'homme le seroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des deux sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis ? Je réponds encore avec M. Rousseau¹⁰, que les conséquences ne sont pas les mêmes des deux côtés. Les austères devoirs de la femme dérivent de ce point qu'un enfant doit avoir un père »¹¹. Il existe donc un lien évident entre les représentations de la pudeur féminine et les prohibitions sexuelles attachées au « Beau sexe ». Elle se trouve liée à l'honneur du groupe, à celui de la parenté. À mesure que se construit ce lien apparemment exclusif avec le genre féminin, on observe une forme de « naturalisation » du sentiment de pudeur. L'influence des théories naturalistes n'a pas cessé au seuil du XX^e siècle et on trouve aujourd'hui encore des explications cocasses au lien qui unit les femmes et la pudeur. Dans sa préface à l'ouvrage collectif *La pudeur : la réserve et le trouble*¹², Claude Habib explique ainsi que la divergence genrée du sentiment de pudeur est due aux conformations anatomiques des hommes et des femmes : « Le sexe de la femme est un sexe caché, celui de l'homme est apparent. Il y a dans la conformation féminine une prédisposition à la pudeur »¹³. L'auteure cherche alors à « retrouver dans la sexualité féminine les racines naturelles du mouvement pudique »¹⁴. Cette approche essentialiste résiste mal à une étude rigoureuse des variations de la pudeur à travers les siècles et de l'historicité de son lien construit avec le genre féminin.

⁷ JAUCOURT Louis de, article « Sens internes », *Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*, site de l'ARTFL Encyclopédie Project, <http://encyclopedie.uchicago.edu/>

⁸ FERAUD Jean-François, *Dictionnaire critique de la langue française*, 1787-1788.

⁹ LITTRÉ Émile, *Dictionnaire de la langue française*, 1872-1877.

¹⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile*, dans *Œuvres complètes*, éditées par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, 1961, p. 695.

¹¹ JAUCOURT Louis de, article « Pudeur », *Encyclopédie...*, *op. cit.*

¹² HABIB Claude (dir.), *La pudeur : la réserve et le trouble*, Paris, Autrement, 1992.

¹³ *Ibidem*, pp. 141-142.

¹⁴ *Ibidem*, p. 153.

La pudeur en débat : Norbert Elias et Hans Peter Duerr

La question de l'historicité de la pudeur renvoie inévitablement au débat qui a opposé les tenants d'une approche socio-historique éliassienne aux partisans d'une démarche anthropologique post-moderne incarnée par Hans Peter Duerr¹⁵. On ne fera que rappeler brièvement ici que Norbert Elias a théorisé à travers le concept de « processus de civilisation » une longue transformation interne de la société occidentale – une domestication des pulsions – par le biais d'une incorporation de normes et de comportements apparus dans les milieux de cour dès la fin du Moyen Âge¹⁶. Cette thèse d'une modification verticale des comportements sociaux a, depuis, été nuancée par les historiens¹⁷. Elle met en scène une pacification et un policement des rapports sociaux opérés à partir d'un code de la civilité fixant les manières d'être au monde. Ce nouvel homme, cet homme renaissant, se caractériserait par une maîtrise et un contrôle de soi proches de l'idée de refoulement ; les normes de pudeur et de déplaisir seraient ainsi modifiées. Pour Norbert Elias, la pudeur permet donc de réfréner les pulsions individuelles ; elle est mise en valeur dans les traités de civilité qu'il considère, par leur complexification progressive, comme un outil de renforcement du contrôle social.

Hans Peter Duerr reproche à Norbert Elias cette périodisation et fustige surtout son européocentrisme, en insistant sur « l'existence d'un fonds culturel commun à toutes les sociétés, à toutes les époques, qui incite à rompre avec l'animalité »¹⁸ par la dissimulation des fonctions naturelles et de certaines parties du corps. La pudeur ne peut donc être pour lui une invention du XVI^e siècle et, encore moins, une invention occidentale. Hans Peter Duerr, dans une approche comparatiste – souvent déséquilibrée par la difficulté de maîtriser des sujets d'étude aussi vastes – s'oppose également à l'idée que l'apparition des manuels de savoir-vivre implique un renforcement « de la répression de la vie pulsionnelle et le passage d'un style de comportement impulsif, peu contrôlé, à une attitude de forte autodiscipline et de respect des convenances »¹⁹. Il s'agit selon lui d'une formulation

¹⁵ ELIAS Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, 1^{ère} édition 1974, 2009 ; DUERR Hans Peter, *Nudité et pudeur. Le mythe du processus de civilisation*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1998 ; cf. également, ANHEIM Étienne et GREVIN Benoît, « Le procès du "processus de civilisation" ? Nudité et pudeur selon H. P. Duerr », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 48-1, 2001, pp. 160-181 ; CAHIER Bernard, « Actualité de Norbert Elias : réception, critiques, prolongements. », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, 12 Avril 2006, n° 1, coll. « Varia », en ligne, <http://socio-logos.revues.org/30>.

¹⁶ BURGUIERE André, « Entre sociologie et anthropologie : *La civilisation des mœurs* en procès », dans DUERR Hans Peter, *Nudité et pudeur...*, *op.cit.*, préface, p. XI.

¹⁷ ANHEIM Étienne et GREVIN Benoît, « Le procès du "processus de civilisation"... », *op. cit.*

¹⁸ BURGUIERE André, « Entre sociologie et anthropologie... », *op. cit.*, préface, p. XI.

¹⁹ *Ibidem*, p. XIX.

par écrit de ces préceptes, alors qu'une inculcation est à l'œuvre dans toutes les sociétés qui s'imposent, elles aussi, des codes de civilité à respecter, quand bien même ils ne sont pas écrits²⁰.

Dans son souci de prouver l'universalité de la pudeur, Hans Peter Duerr a toutefois négligé une analyse socio-historique qui lui aurait permis de souligner les évolutions culturelles de ce sentiment au fil des siècles. Tous deux ont par contre omis de souligner l'importance de l'Église dans les représentations et la répression de la pudeur dans l'Occident moderne. Guidé par les questionnements historiographiques plus récents, Hans Peter Duerr a insisté sur la plus grande contrainte qui pèse sur les corps et les comportements féminins, alors que le « processus de civilisation » décrit par Norbert Elias demeure une histoire au masculin, marginalisant largement les trajectoires féminines, et ne s'intéressant pas particulièrement aux dynamiques de genre à l'œuvre²¹.

La pudeur à l'épreuve de l'histoire socio-culturelle de la médecine

L'histoire socio-culturelle de la médecine permet de revenir en partie sur ces questionnements soulevés par le sentiment de pudeur, à travers l'étude de la relation de soin notamment. Dans cette dimension, la pudeur n'a que très marginalement intéressé les historiens qui ont préféré étudier l'outrage ou l'attentat à la pudeur²², son refus à travers la pratique du naturisme²³, ou l'aborder à partir de thématiques plus larges comme le vêtement, la chasteté ou la nudité²⁴... Elle est pourtant un sujet

²⁰ *Ibidem*, p. XXII.

²¹ Cependant, on doit signaler que Norbert Elias a rédigé, dans son ouvrage sur le processus de civilisation, un chapitre sur la genèse des formes de conduite courtoise au sein duquel il aborde quelque peu la question des différences entre hommes et femmes, mais celui-ci n'est pas reproduit dans l'édition française de *La dynamique de l'Occident*. Par la suite, le sociologue allemand confirme son intérêt pour ces questions dans l'essai « Les transformations de la balance des pouvoirs entre les sexes » centré sur la Rome antique, réalisé à partir d'une conférence donnée à Bologne en 1985, mais la pudeur n'y est pas abordée. Cf. ELIAS Norbert, « Les transformations de la balance des pouvoirs entre les sexes. Étude sociologique d'un processus à travers l'exemple de l'État romain antique », *Politix*, vol. 13, n°51, 2000, pp. 15-53. Pour une revue critique de l'approche configurationnelle de Norbert Elias et de son rapport au genre, cf. HARGREAVES Jennifer, « Norbert Elias : le sexe, le genre, le corps dans le processus de civilisation », dans CHABAUD-RYCHTER Danielle, DESCOUTURES Virginie, DEVREUX Anne-Marie et VARIKAS Elena (dir.), *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques de Max Weber à Bruno Latour*, Paris, éditions La Découverte, 2012, pp. 390-406.

²² Cf. notamment, IACUB Marcela, *Par le trou de la serrure : une histoire de la pudeur publique, XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 2008.

²³ Cf. notamment, BAUBEROT Arnaud, *Histoire du naturisme. Le mythe du retour à la nature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004 ; « De la nudité thérapeutique au nudisme, les naturistes français (Belle Époque - années trente) », *Rives nord-méditerranéennes*, n°30, 2008, pp. 101-116.

²⁴ Cf. notamment, BERTRAND Régis et CAROL Anne (dir.), *Le corps dénudé, Rives méditerranéennes*, n°30, 2008.

d'étude privilégié par d'autres disciplines et, singulièrement, par les professionnels de santé.

Ainsi, les mémoires de fin d'études des infirmiers, des médecins ou des sages-femmes proposent bien souvent une étude de ce sentiment. On peut citer, entre autres, ces travaux récents : *Montrez ce sein que vous préféreriez cacher ! Vers un plus grand respect de la pudeur durant la maternité*²⁵ ; ou *La pudeur en salle de naissance : ressenti des femmes, des personnes accompagnantes et du personnel médical*²⁶. Ils s'inscrivent clairement dans une perspective professionnelle ; il s'agit de mieux prendre en compte la pudeur, comme l'évoquent les titres suivants : *La pudeur en obstétrique : pour une adaptation des pratiques*²⁷ ; *Le médecin et sa pudeur : de l'obstacle à la redéfinition du rôle*²⁸ ; *Pudeur : tenue et retenue en milieu hospitalier : en ce qui concerne la pudeur, quel impact peut avoir la banalisation de la tenue « imposée ou proposée » aux hommes et aux femmes hospitalisés en service de médecine et de chirurgie*²⁹ ; ou encore : *Le respect de la pudeur à la maternité du centre hospitalier universitaire de Rouen : le point de vue de 155 patientes*³⁰... Dans la formation de ces soignants, la question de la pudeur est abordée, mais ne se limite pas à celle des malades ou des parturientes. L'ouvrage de Marie-Annick Delomel, *La toilette dévoilée, analyse d'une réalité et perspectives soignantes*³¹, est ainsi proposé à la lecture dans les écoles d'infirmiers. L'auteure y décrit la difficile rencontre des corps soignants, jeunes et inexpérimentés, avec les corps vieillissants et souffrants à travers l'acte de soin que constitue la toilette. Carine Blanchon, dans *Le toucher relationnel, au cœur des soins*, cherche quant à elle à réhabiliter et à encourager la pratique du massage et, plus largement, de l'approche tactile des soins, pour soulager et mettre en confiance les malades, mais aussi pour vaincre cette pudeur réciproque. Les psychanalystes se sont également penchés sur la pudeur en cherchant à en comprendre la genèse, chez

²⁵ LABBEE Alexandrine, *Montrez ce sein que vous préféreriez cacher ! Vers un plus grand respect de la pudeur durant la maternité*, Mémoire de sage-femme, École régionale des sages-femmes, Reims, 2007.

²⁶ MILLET Aurélie, MAGNIN Guillaume et DESURMONT Sophie, *La pudeur en salle de naissance : ressenti des femmes, des personnes accompagnantes et du personnel médical*, Revue de médecine périnatale, vol. 1, n°4, 2009, pp. 193-199.

²⁷ LEMAIRE Stéphanie et COURTOIS Robert, *La pudeur en obstétrique : pour une adaptation des pratiques (Étude réalisée auprès de 312 femmes accouchées au CHRU de Tours)*, Université François Rabelais (Tours), 2007.

²⁸ MACH Carine, *Le médecin et sa pudeur : de l'obstacle à la redéfinition du rôle : enquête qualitative auprès de médecins généralistes du Languedoc-Roussillon*, Thèse d'exercice, s.l., 2009.

²⁹ RIEHL Caroline, *Pudeur : tenue & retenue en milieu hospitalier : en ce qui concerne la pudeur, quel impact peut avoir la banalisation de la tenue « imposée ou proposée » aux hommes et aux femmes hospitalisés en service de médecine et de chirurgie*, Thèse d'exercice, s.l., 2007.

³⁰ TALBOT Laëtitia, *Le respect de la pudeur à la maternité du centre hospitalier universitaire de Rouen : le point de vue de 155 patientes*, Mémoire de sage-femme, s.l., 2007.

³¹ DELOMEL Marie Annick, *La toilette dévoilée, analyse d'une réalité et perspectives soignantes*, Éditions Seli Arslam, 1999.

l'enfant notamment, ou bien en l'analysant dans le cadre de la relation de soin à travers la réticence de certaines personnes à évoquer des événements de leur vie³².

En sciences humaines et sociales, la pudeur dans la relation de soin est un sujet inégalement étudié en fonction des disciplines. Les études anthropologiques et sociologiques sont certainement les plus dynamiques et se rattachent à des axes de recherche plus généraux englobant la santé et le corps. On peut citer, entre autres, les travaux anthropologiques de Cécile Estival, qui a observé les manifestations de la pudeur dans la réalisation et le traitement de l'imagerie médicale³³, et ceux de la sociologue Laurence Guyard, qui s'est intéressée au vécu de la consultation gynécologique dans une perspective de genre³⁴. Les juristes n'y restent pas indifférents, avec la publication récente de *La pudeur et le soin*, dirigé par Bruno Py, qui rassemble des contributions de chercheurs en droit sur ces questions. La pudeur a également intéressé les géographes à travers le concept de nudité, comme le montre l'ouvrage de Francine Barthe-Deloisy, *Géographie de la nudité, être nu quelque part*, qui insiste sur la spatialisation du corps nu et donc l'importance de sa mise en situation pour comprendre la pudeur³⁵.

Les études historiques sur la pudeur des souffrants et des soignants sont plus marginales. On peut bien sûr mentionner le travail de défrichage opéré par Jean-Claude Bologne dans son *Histoire de la pudeur*³⁶ parue en 1997. En s'intéressant plus spécifiquement aux pudeurs médicales, émergent les travaux de Dominique Brancher portant sur les tensions nées de la substitution du latin au français dans les livres de médecine au XVI^e siècle³⁷, ceux d'Hervé Baudry sur le recours au « lavement de soi-

³² MOREL CINQ-MARS José et FEDIDA Pierre, *Quand la pudeur prend corps*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002 ; PINEL Carole, *Sous le voile de la pudeur : La honte du secret*, Thèse doctorat, Université de Strasbourg, 2009 ; SELZ Monique, *La pudeur, un lien de liberté*, Paris, Buchet/Chastel, coll. « Au fait », 2003.

³³ ESTIVAL Cécile, « Imagerie médicale et rapport au corps dans un centre de cancérologie », *Corps*, 1/2010 (n° 8), pp. 105-110.

³⁴ GUYARD Laurence, « Consultation gynécologique et gestion de l'intime », *Champ psychosomatique*, 2002, n° 27, pp. 81-89 ; « La consultation gynécologique : un espace de liberté de parole pour les femmes ? », dans LE GALL D. (dir.), *Genres de vie et intimités, chroniques d'une autre France*, Paris, l'Harmattan, 2005, pp. 237-250 ; « Chez la gynécologue : apprentissage des normes corporelles et sexuelles féminines », numéro spécial *Nouvelles adolescences*, sous la direction de Olivier GALLAND, *Ethnologie française*, 2010, vol. 40, pp. 67-74.

³⁵ BARTHE-DELOISY Francine, *Géographie de la nudité, être nu quelque part*, Paris, Bréal, 2003, p. 12.

³⁶ BOLOGNE Jean-Claude, *Histoire de la pudeur*, Paris, Hachette littératures, 1997. Il s'est plus récemment intéressé à la question du voile féminin et de la pudeur, cf. BOLOGNE Jean Claude, *Pudeurs féminines voilées, dévoilées, révélées*, Paris, Le Seuil, 2010.

³⁷ BRANCHER Dominique, « Les ambiguïtés de la pudeur dans le discours médical (1570-1620) », *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, 2003, vol. 55, pp. 275-297.

même » à l'époque moderne³⁸, ou ceux de Sylvie Arnaud-Lesot et d'Anne Carol concernant les examens gynécologiques aux XVIII^e et XIX^e siècles³⁹.

Pourtant, la pudeur causée par les relations entretenues avec les professionnels de santé semble particulièrement intéressante puisque la relation thérapeutique suppose généralement une rencontre des corps et des sens. Une rencontre d'autant plus complexe qu'elle est régie par les codes sociaux de la décence et par une pratique professionnelle. Mais le sentiment de pudeur, à la fois social et personnel, ne saurait être décrit selon une évolution linéaire et irréversible. Il existe des variations de la pudeur en fonction des époques, des milieux sociaux, des confessions religieuses, des dispositions personnelles, des circonstances particulières... On peut toutefois proposer plusieurs pistes de lecture qui, loin d'être exhaustives, permettent de cheminer vers ce sentiment complexe et polymorphe et d'en découvrir certaines facettes.

Le genre de la pudeur

Comme on l'a vu plus haut, il existe des discours genrés sur la pudeur qui l'attribuent prioritairement, voire exclusivement, aux femmes. Mais les hommes sont-ils impudiques ? Les livres de médecine de l'époque moderne n'évoquent pas de pudeur masculine et Jean-Claude Bologne a pris le parti d'opposer une pudeur masculine qui serait celle du sentiment que l'on cache, comme ses pleurs et ses peines, à une pudeur féminine qui serait corporelle⁴⁰. Les contributions rassemblées ici montrent la forte prégnance d'une pudeur ressentie par les femmes, mais laissent aussi la place à celle des hommes, tout en replaçant ce sentiment dans son contexte : la rencontre avec un ou une soignant-e. Elles poussent à se demander quelle part tient, dans cette représentation d'une pudeur genrée, la prééminence des soignants masculins dans l'offre médicale jusqu'au seuil du XX^e siècle. La surreprésentation de la pudeur des femmes ne répond-elle pas – en plus des justifications morales et familiales évoquées plus haut – à l'exercice masculin des professions de santé ? Toutefois, à l'époque moderne, des femmes se chargent également de soigner des

³⁸ BAUDRY Hervé, *Pudeur et thérapeutique au XVI^e et XVII^e siècles : le problème du lavement de soi-même*, Genève, Droz, 2008.

³⁹ ARNAUD-LESOT Sylvie, *Pudeur et pratique médicale : aspects relationnels de l'examen gynécologique et obstétrical au XIX^e siècle en France*, Thèse de doctorat, 2007 ; « La pudeur en médecine aux XVIII^e et XIX^e siècles : une entrave à la parole du médecin et de sa patiente », *Medicina nei Secoli*, n°16(1), 2004, pp. 95-107 ; « Pratique médicale et pudeur féminine au XIX^e siècle », *Histoire des sciences médicales*, 2004, Vol. 38 (2), pp. 207-218 ; CAROL Anne, « L'examen gynécologique en France, XVIII^e-XX^e siècles : techniques et usages », dans FAURE Olivier et BOURDELAIS Patrice (dir.), *Les nouvelles pratiques de santé (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, Belin, 2005, pp. 51-66.

⁴⁰ BOLOGNE Jean-Claude, *Histoire de la pudeur...*, *op. cit.*, introduction.

hommes (religieuses, rebouteuses...) sans que l'on sache encore aujourd'hui si des précautions étaient prises pour ménager leur pudeur respective.

Cette nécessité d'explorer les corps n'était-elle pas une des raisons avancées pour interdire les professions de santé aux femmes ? N'est-ce pas également au XVIII^e siècle que la pudeur féminine s'est vue magnifiée, au moment même où les professions médicales masculines affirmaient leur primauté tout en se prévalant d'observer et de soigner le corps des femmes ? Dans quelle mesure l'ouverture des professions médicales supérieures aux femmes, à partir des années 1870-1880, influence-t-elle les représentations de la pudeur masculine ? Que dire enfin de l'absence de pudeur face au même sexe, véritable impensé que Cécile Estival aborde quelque peu, mais qui mériterait d'être réévalué ?

Les lieux et les acteurs de la pudeur

Bien sûr, une étude de la pudeur présuppose de s'intéresser aux lieux – en plus des situations – dans lesquels elle se manifeste, ainsi qu'aux acteurs qu'elle comprend. On peut par exemple supposer que, de l'époque moderne à l'époque contemporaine, le déplacement progressif des soins médicaux de la maison au cabinet médical, ou à l'hôpital, a fait évoluer la pudeur. Se dévoiler chez soi, dans son propre lit, est-ce se dévoiler encore un peu plus, ou bien se sentir protégé par ce milieu connu dans lequel c'est au soignant de prendre ses marques ? Quels changements sont décelables en milieu hospitalier où les corps sont multipliés, anonymés par des tenues spécifiques et soumis à différents gestes et regards, comme le montre ici Claire Barillé ? Existe-t-il des espaces au sein même de l'hôpital (salle d'opération, chambre, salle d'examen...) où la pudeur se révèle avec plus de force ?

À ces lieux sont également attachés des acteurs et des actrices. Certains font partie de l'entourage du malade – la famille, les membres de la sociabilité, le village – et comptent pour beaucoup dans le ressenti de la pudeur. Ils peuvent être présents au moment de la relation de soin pour en garantir le bon déroulement et la décence comme l'évoque Elsa Nicol, tout comme influencer très clairement les soins qui sont rendus aux vivants, mais aussi aux morts, ce que montre la contribution d'Anne Carol. Leur propre pudeur s'ajoute alors à celle des soignés et des soignants. Parmi ces derniers, on compte à l'époque moderne les médecins, les chirurgiens, les apothicaires, mais aussi les sages-femmes, les rebouteux, les matrones, les garde-malades et bien d'autres soignants parallèles. Plus tard, les infirmiers, les aides-soignants, les embaumeurs, les radiologues, les étudiants en médecine... entrent en scène. On peut s'interroger sur la plus ou moins grande facilité des hommes et des femmes à se dévoiler face à ces personnes. En effet, leurs différents statuts peuvent influencer sur le sentiment de pudeur, tout comme les modalités des soins qu'ils délivrent.

La pudeur des mots

Encore faut-il distinguer deux types de pudeur, de manière schématique, mais néanmoins porteuse de sens. La pudeur des mots, tout d'abord, a été largement étudiée par les psychanalystes. Pour les souffrants, elle revient à se sentir gêné d'évoquer des actes ou des pensées répréhensibles ou immorales : les pratiques masturbatoires, fortement condamnées par le discours médical à partir du siècle des Lumières, ou bien la provocation du vomissement chez les anorexiques, de manière plus contemporaine. Cette pudeur revient aussi à refuser de nommer certaines parties du corps jugées honteuses ou des états physiologiques mettant mal à l'aise les malades parce qu'ils suggèrent, là aussi, des conduites jugées immorales, une maladie vénérienne, par exemple. C'est la conscience de soi qui freine alors le processus de mise en récit et laisse s'installer la pudeur.

Pour les soignants, ce qui leur est révélé pose problème et génère un sentiment de pudeur en retour, ou bien ce sont eux-mêmes qui n'osent exposer au cours de leurs consultations certaines facettes de la maladie qui les mettent mal à l'aise. Ce sentiment agit donc à la manière d'une barrière du langage qui peut gêner le bon déroulement de la relation thérapeutique. Mais, comme le montre ici Dominique Brancher, la pudeur est aussi au cœur des entreprises éditoriales des soignants qui doivent la contourner pour proposer à leur lectorat des livres aussi instructifs que décents.

La pudeur des corps

Cette pudeur est relative à la gêne que suscite l'exposé du corps, dans sa nudité ou sa quasi-nudité. Elle est la plus représentative et se trouve largement explorée dans les contributions qui suivent à travers l'exposé du corps lors d'une opération chirurgicale ou de radiologie, d'une hospitalisation, ou bien lors de la vérification de la mort, d'un embaumement ou d'une dissection. Il convient notamment de s'interroger sur les parties du corps qui sont sujettes à la pudeur et sur les lieux et les circonstances qui fondent ce sentiment. Une nourrice qui expose son sein à un médecin pour obtenir de lui une recommandation et une femme le découvrant pour soigner le cancer qui le ronge ne participent certainement pas du même sentiment. Généralement, les malades soumettent au regard des soignants un corps qu'ils veulent désérotisé, un corps souffrant soumis à un regard médical qui se voudrait, quant à lui, détaché de l'attrait ou du dégoût des chairs.

Mais il y a aussi la pudeur face au toucher médical, que les livres de médecine, du XIX^e siècle surtout, mettent en scène en dépeignant la difficulté des médecins à observer les organes génitaux des femmes parce qu'elles s'y refusent ou ne les

consultent même pas. Il faut alors compter sur les pérégrinations du « doigt explorateur »⁴¹ et sur l'habileté et le sang-froid des médecins, qui doivent réaliser, sous les jupes des dames, cette « ligne droite » si bien décrite par Anne Carol⁴². Le toucher médical et ses contournements – utilisation d'instruments médicaux pour remplacer la main... –, tout comme ses mises à distance – recours au rire et à la dérision pour repousser l'appréhension des opérations et des dissections... – sont aussi des thématiques centrales pour comprendre la légitimité des soignants à se saisir des corps souffrants et morts, et à vaincre en partie la pudeur.

Les contributions rassemblées ici reviennent en partie sur ces questionnements en les enrichissant de nouvelles perspectives. Elles invitent également à reconsidérer la pudeur, dans le cadre de la relation soignant-soigné, ou plus largement dans le domaine de la santé, à la croisée d'une histoire socio-culturelle du corps, de la relation thérapeutique et des professions de santé.

⁴¹ Bibliothèque Cantonale Universitaire (Lausanne), fonds Tissot, IS/3784/II/144.02.06.37, consultation épistolaire anonyme envoyée au docteur Auguste Samuel Tissot.

⁴² CAROL Anne, « L'examen gynécologique en France... », *op. cit.*